

La passion du je

Selon Plutarque, le sculpteur grec Phidias aurait fait preuve d'une audace insensée en se représentant, vers

438 avant notre ère, parmi la foule de la *Bataille des amazones*, sur le bouclier d'*Athéna Promachos*, une œuvre réalisée pour le Parthénon d'Athènes : il osait introduire un personnage profane (lui) dans une composition sacrée. L'autoportrait remonte donc à la plus haute Antiquité.

Cette anecdote rapportée par le moraliste est la plus ancienne trace de ce que les historiens d'art appellent l'« autoportrait situé » – où l'artiste s'insère dans une scène, dans une composition ou dans un groupe –, par opposition à l'« autoportrait détaché » – où il se montre seul. Encore rares au Moyen Age, ces deux genres vont se répandre à partir de la fin du XV^e siècle – fruit de la large diffusion du miroir et de l'amélioration des techniques picturales, dit-on, mais plus sûrement grâce au lent processus de désacralisation de l'œuvre, amorcé à la Renaissance, et à l'affirmation concomitante de la personnalité de l'artiste, dont témoignent, à la fin des années 1470, l'*Adoration des Mages* de Botticelli (le peintre se représente à droite du tableau, de trois quarts et observant le spectateur), et, en 1484, le premier autoportrait gravé de Dürer. Depuis, on a coutume de considérer l'autoportrait soit comme une forme de signature (l'autoportrait situé), soit comme l'interrogation du peintre sur lui-même

Les autoportraits d'Anh Duong sont élégants, tourmentés, mais sans audace.

et sur son art (l'autoportrait détaché, de Poussin à Picasso, en passant par Chardin et Cézanne). Mais l'art contemporain, une fois de plus, va bouleverser la règle du « je ».

Si se représenter dans une scène religieuse au XVI^e siècle répondait pour l'artiste à son désir d'être (enfin) vu (et reconnu) ; si l'autoportrait détaché (comme le pratiquait toujours Bacon) obéit au souci de se voir ; beaucoup d'artistes contemporains, par leur œuvre, ne souhaitent que se faire voir, échafaudant pour cela des scénarios parfois complexes, qui entretiennent leur narcissisme (du body art des années 60-70 à Sophie Calle, Cindy Sherman ou Gilbert & George). Or, depuis quelques années, ce principe jusqu'alors réservé aux happenings et à la photographie (sauf quelques exceptions, comme Frida Kahlo, qui ne cessa de se peindre) investit la peinture : des artistes fabriquent des autoportraits en série – certains y consacrant même la totalité de leur œuvre.

Née en 1960 de mère française et de père vietnamien, vivant aujourd'hui à New York, Anh Duong est de ces artistes-là. Son visage se répète une cinquantaine de fois sur les murs de la galerie, le plus souvent sur de tout petits formats – les quelques tableaux plus grands montrant une tête un peu trop grosse qui semble collée sur un corps frêle. Le principe de la série, par la multiplication quasi obsessionnelle d'un même motif, pourrait faire oublier qu'un autoportrait est avant tout de la peinture. Celle d'Anh Duong, sans matière, sans transparence, se présente comme le coloriage, par petites touches éparées, d'un dessin expressionniste, à la fois élégant et tourmenté, rappelant celui d'Egon Schiele. Les grands yeux écarquillés, les regards souvent vides (trois ou quatre, seulement, expriment une inquiétude) confirment le sentiment d'un art illustratif. Il n'y a donc là aucune audace (la sculpture de Phidias, elle, s'il faut en croire Plutarque, bousculait les conventions), mais au contraire une platitude qui sied à notre époque où tout le monde, du joueur de Millionnaire au patron d'entreprise et à l'homme politique, rêve, comme l'on rêvait autrefois de se faire portraiturer, de passer à la télévision ●

Anh Duong, jusqu'au 29 mai, galerie Jérôme de Noirmont, 38, av. Matignon 75008 Paris. Tél. : 01-42-89-89-00. Du lun. au sam. de 10h à 13h et de 14h30 à 19h. Rappelons aussi la rétrospective de la photographe américaine **Cindy Sherman**, jusqu'au 25 avril, au CAPC musée d'Art contemporain de Bordeaux.

